

Recherches d'historiens, politique de mémoire et colonialité

Marion Brepohl

Historienne – Universidade Federal do Paraná

Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico

RÉSUMÉ Le but de mon article est d'identifier la construction de régimes génocidaires, pratiqués par les agents coloniaux à l'ère des empires à partir d'une perspective transnationale. À cette époque-là, en Amérique latine, l'expression *Lebensraum* (l'espace vital) a prêté le *Todesraum* (vidage démographique), ce qui a justifié l'extermination des populations indigènes, considérées jetables en vertu de leur infériorité raciale.

En évoquant brièvement l'histoire traditionnelle, je présente d'abord l'histoire engagée en montrant la construction d'un outil de travail nécessaire. Ensuite, je signale la connexion transnationale dans l'établissement des noyaux de peuplement européens en outremer. Finalement, je souligne les possibilités de cette base pour penser l'histoire comme source d'une métamémoire qui, à l'échelle mondiale, stimule le droit légitime du non-oubli et de la visibilité, dépassant, en même temps, l'étroitesse et la médiocrité des classifications raciales, héritage de la colonialité dans sa longue durée.

MOTS-CLES : politique de mémoire — populations vulnérables — génocide

RESUMEN El objetivo de mi artículo es identificar la construcción de regímenes genocidarios practicados por agentes coloniales en la era de los imperios desde una perspectiva transnacional. En este período, la expresión *Lebensraum* (espacio vital) previo al *Todesraum* (vaciamiento demográfico), el que justificó la exterminación de las poblaciones nativas, consideradas desechables en virtud de su inferioridad racial. Para desarrollar mis hipótesis, evoco brevemente la historiografía tradicional, para después presentar, en primer lugar, la opción teórica de mi análisis, a partir de la noción "historia de los vencidos", conforme la presentó Walter Benjamin; en segundo lugar, destaco la conexión transnacional en lo que se refiere al establecimiento de núcleos de colonización en ultramar; por fin, enfatizo las posibilidades de pensar la Historia como una fuente para la construcción de una meta-memoria que, a escala mundial, estimula el derecho legítimo del no olvido y de la visibilidad, superando entonces la mediocridad de las clasificaciones raciales, herencia de la colonialidad en larga duración.

PALABRAS CLAVE: Políticas de memoria - poblaciones vulnerables - genocidio

Mon domaine de recherche, en tant qu'historienne, est la présence de l'idéologie national-socialiste en dehors de l'Europe et plus précisément au Brésil et en Amérique latine. Je m'interroge sur son influence dans d'autres continents, ses bases de soutien et

ses principaux représentants à l'étranger. Sur le plan théorique, j'accorde une attention particulière à ce qu'Ansart (1983) a appelé le façonnage des sensibilités collectives qui a rendu possible l'adhésion d'innombrables personnes à des projets qui comprenaient l'humiliation, l'infériorisation ou même l'extermination de « l'autre » au nom d'une cause liée à l'agrandissement d'un peuple, censé être supérieur.

Je travaille à l'Université Fédéral du Paraná. J'appartiens à un groupe de recherche à Curitiba (Brésil) appelé **Droits Humains et Politiques de la mémoire (DIHPOM)**. L'objectif de ce groupe est d'inclure dans la mémoire historique – c'est à dire, la mémoire partagée par une société considérée dans toutes ses composantes (méta-mémoire) – ceux qui sont invisibilisés par le pouvoir officiel des politiques de la mémoire. Il s'agit de s'intéresser à des pratiques de pouvoir que Michael Pollack appelle « mémoires souterraines » (1990). Notre but est de les rendre présentes dans les musées, monuments, manuels de l'école obligatoire publique, etc. En plus, de demander aux pouvoirs institués la reconnaissance et la réparation des crimes commis par l'État pendant les dictatures en Amérique latine.

À partir de l'histoire et de la réalité du Brésil, de l'Amérique latine et de l'Afrique, ma préoccupation est d'examiner le national-socialisme (ou plutôt, le totalitarisme) comme phénomène, langage et sentiment moral qui s'est globalisé et actualisé, et qui, en d'autres termes, déborde l'espace et la période vécue en Allemagne entre 1933 et 1945 (DENAMY, 1997). À mon avis, en tant que mouvement politique et culturel, il croise d'autres histoires et découpages spatiaux, tantôt comme discours politique et « scientifique », tantôt comme imaginaire social, mais aussi comme système idéologique et comme ensemble de sentiments à l'égard de la négation de l'altérité radicale.

Compte tenu de cette compréhension, j'essaie de fonder mes analyses dans une historiographie qui s'éloigne des notions déjà célèbres comme le progrès technique, la médiation de l'État pour le bonheur public, l'idéologie développementiste et le pouvoir provenant des institutions. Je m'occupe encore, comme l'a proposé Hannah Arendt (1983), de penser l'évènement dans sa singularité : contrairement à ceux qui en dessinent les multiples causalités, l'évènement est un acte fondateur qui inaugure toujours le nouveau, le jamais vu et le surprenant ; par cette procédure, je m'écarte également de l'historiographie structuraliste.

Le cadre historique de la colonisation germanique en Amérique latine et son articulation au nazisme.

À la base de mes recherches, j'ai pu constater que la présence de l'idéologie national-socialiste commence à se développer en tant que mentalité à l'ère des empires, avec la création de la Ligue pangermanique fondée à la fin du 19^e. siècle. Cette association à caractère privé s'est transformée dans l'un des mouvements « pan- » les plus agressifs de l'ère des nationalismes. Différemment, par exemple, du panslavisme et du panaméricanisme qui avaient pour but la réunion de plusieurs ethnies et sujets parlants de plusieurs langues autour d'une autorité acclamée par ses activistes, la Ligue pangermanique a animé un mouvement d'unification basé sur l'uniformité ethnique et sur la hiérarchisation de tous les peuples à partir de la relation entre les notions de *supérieur et d'inférieur*.

Selon Louis SNYDER,

From the conservatives the Pan-germans drew ideas of the traditional value of hierarchy, biological superiority, territorial imperative, veneration of the national above the international, the placing of caste before class and veneration of the *Obrigkeit*, the magisterial authority. They rejected the rationalism of the Enlightenment, dismissing it as an invention of the Jews. More important in their eyes were intuition, mysticism, rightist radicalism and revolutionary fanaticism. They dismissed moderate conservatism as unrealistic, and ridiculed its advocacy of Law and order and stability. For Pan-germans, only an extremist adaptation of conservatism made sense. (1985, p. 43)

Plusieurs études consacrées au pangermanisme sont remarquables à cause de l'appel à l'unification des peuples compris comme germanique (et plus tard, aryens) indépendamment de leur région de naissance. Il s'agissait d'une propagande dont le public cible était les résidents d'origine germanique vivant dans des régions d'Autriche, Hongrie, France, Tchécoslovaquie et d'autres, avec la prétention d'étendre les frontières de ce qui serait la *GrossDeutschland*. Cela ne se limitait pas aux pays voisins, dont les frontières pourraient être dépassées « naturellement », étant donné l'hégémonie

économique du peuple allemand dans son ensemble (*Deutschtum*). L'Amérique latine était aussi la cible des pangermanistes. Les nationalistes allemands rêvaient de créer une colonie allemande en Amérique latine, soit par la force (annexion des territoires) soit par le nationalisme des *Auslanddeutschen* (Allemands résidant à l'étranger) qui donneraient vraisemblablement une préférence économique aux négoce entrepris avec les entreprises allemandes. Juste à titre d'exemple, on souligne qu'au Brésil la Ligue pangermanique a rassemblé 6 000 membres qui étaient responsables de divers accords commerciaux et de l'échange à caractère religieux et culturel.

Cette Ligue a été très ouverte à l'entreprise impérialiste, dont l'ambition était l'appropriation des territoires pour les transformer en colonies en Europe de l'Est, en Amérique latine et en Afrique.

Dans le cas latino-américain, les entreprises allemandes ont rejoint les gouvernements latino-américains (Chili, Argentine et Brésil), pour établir des colonies avec la population allemande expulsée du marché du travail en raison de la concentration foncière dans son pays d'origine. Il s'agissait d'un projet pour établir dans ces trois pays d'Amérique latine des colonies sans drapeau, afin de répondre aux intérêts économiques de l'Allemagne.

Les gouvernements latino-américains s'occupaient du déplacement forcé — et même de l'extinction — de la population indigène qui vivait dans ces régions (parmi d'autres, les Mapuches en Chili et Argentine, les peuples Xétá et Naklanò Xokleng au Brésil). Les entreprises allemandes finançaient le déplacement et l'infrastructure pour l'installation initiale des colons.

En Afrique, les entrepreneurs liés à la Ligue pangermanique ont réussi à pratiquer l'impérialisme direct, ce qui a signifié la conquête territoriale et l'établissement de colonies où les indigènes étaient subordonnés aux colons par le travail forcé et par la création de systèmes de réserves.

Ces événements sont cruciaux pour comprendre le lien entre impérialisme et national-socialisme : c'est en effet à partir de ce phénomène politique que le racisme, l'ascension des masses (ou la populace) au pouvoir, le nationalisme exacerbé et la soif d'expansion ont été instrumentalisés politiquement (Arendt, 1978). Spécifiquement dans le cas du racisme pratiqué par les métropoles dans les colonies, encore selon Arendt, sa

brutalité autorisée a servi de laboratoire pour ce qui a été expérimenté dans les années 1930-1945 en Europe.

Soulignons un autre facteur : la construction des régimes génocidaires a été guidée par le principe pangermaniste d'élargir le *Lebensraum* (l'espace vital), qui a également prôné le *Todesraum* (vidage démographique). Plus tard, ce régime a été pratiqué en Europe de l'Est par le national-socialisme. Hitler a mentionné que les régions dénommées « slaves » devaient être vidées (*entvölkert*) pour élargir l'espace vital germanique.

L'histoire coloniale dans son courant dominant, la prise de conscience et la critique radicale : Décoloniser l'historiographie européenne : quelques éléments indicatifs.

L'historiographie de tendance libérale signale tel processus (presque inévitable) comme résultat du développement technologique, en gardant le silence sur la violence contre les indigènes. Cette approche lui permet d'identifier tel mouvement comme un acte fondateur positif et pour Européens et pour les non-Européens. La colonisation était synonyme de civilisation, une manière d'apporter à d'autres continents, comme l'a dit une fois Tocqueville, *la dictature de la liberté*.¹ Et c'est de cette manière que les courants d'interprétation eurocentrique poursuivent : en insistant, jusqu'à nos jours, sur la nécessité de mettre sous tutelle l'indigène au nom du développement.²

En raison de ces choix politiques, l'historiographie a relégué à l'impérialisme un rôle secondaire, le réduisant parfois à la dynamique du centre-périphérie. Ainsi, c'est à l'anthropologie que nous devons les premières études sur cet « autre », le natif, compris comme exotique (Todorov, 1989).

¹ Apud BREPOHL, 2010.

² Sur le poids du facteur économique, dans l'historiographie libérale, nationaliste ou marxiste, voir, entre autres : COQUERY-VITROVITCH, 2009

Ce n'est qu'à partir des guerres anticoloniales que l'historiographie a été renouvelée. Toutefois, elle était encore attachée aux découpages spatiales de la nationalité. Ainsi, les experts ouvraient une niche à la recherche et à l'enseignement de l'histoire, des histoires de l'Afrique, Asie ou Amérique latine, comme des histoires partielles et parfois isolées de l'histoire global.

Pour cette raison, les récits de la mémoire ont revendiqué son statut d'histoire européenne, ce qu'on appellerait plus tard, conventionnellement, Histoire globale. Parmi ces récits on cite, en France francophone, Aimé Césaire (*Le discours sur le colonialisme*, 1950), Albert Memmi (*Portrait du colonisé et des colonisateurs*, 1957) et Frantz Fanon (*Peau noire, masques blancs*, 1952).

Depuis lors, l'historiographie dominante sur le concept d'« impérialisme » est, dans sa grande majorité, de gauche et a commencé avec l'œuvre de John Hobson, *L'impérialisme* (1902) qui a influencé Lénine, Rosa de Luxembourg et Hannah Arendt.

En ce qui concerne plus particulièrement le marxisme, l'impérialisme a été vu pendant longtemps, et cela est valable pour toutes les régions colonisées depuis le 16^e siècle, comme un développement logique du capitalisme. Donc, avec la révolution partout dans le monde la domination des peuples autochtones serait dépassée.

Dans ce cadre, deux auteurs très importants pour le champ historiographique ouvrent la voie à de nouvelles enquêtes : Ulrich Wehler (1970), qui déclare que l'intégration régionale et culturelle entre les pays européens et les régions à l'étranger par l'appropriation directe de territoires ou l'élection de « zones d'influence » a été beaucoup plus une tactique politique électorale qu'économique – il s'agissait de remplacer la question sociale par la politique migratoire, en atténuant ainsi les crises de chômage ; et Eric Hobsbaum (1988) qui prétend que l'impérialisme a été une idéologie qui a légitimé la séparation, dans le monde entier, entre le blanc et les gens à la peau foncée – il s'agissait davantage d'une idéologie nationaliste et raciste plutôt que des facteurs économiques.

Cependant, c'est seulement à partir de la littérature postcoloniale, inaugurée avec Mahatma Gandhi et approfondie par Arendt (1978), que les études sur l'impérialisme mettent en évidence la variable « race », reléguée par le marxisme à un arrière-plan.

À la question de la doctrine raciste il faut ajouter d'autres aspects liés aux sentiments qui en découlent : l'arrogance, l'indifférence, le déni de l'altérité (BREPOHL, 2007).

a supprimé:

C'est dans ce contexte de réflexions qui se situe mon travail. Je crois que même les dénonciations de la gauche sur l'impérialisme laissent le racisme découvert en tant qu'élément structurant de la politique, ce qui me semble contemplé par les études postcoloniales. Les études décoloniales, peu ou pas du tout connues en Europe, sont encore plus englobantes.

Il s'agit d'une question sensible à la politique et à la question identitaire de plusieurs pays européens ; après tout, comment justifier la brutalité exercée dans les colonies face aux impératifs de la civilité ? Et plus : comment intégrer la société mondiale sans tenir compte de l'héritage colonialiste ?

C'est pour cette raison, je le pense, que la critique de l'impérialisme s'est manifestée plus énergiquement chez les intellectuels nés hors de l'Europe. Dans le cas du groupe décolonial, dont je parlerai à la suite, on ajoute encore le fait qu'ils sont, dans sa majorité, des intellectuels qui ont été exilés de leurs pays respectifs à cause des dictatures pratiquées sur le continent latino-américain. Ce sont ces auteurs qui revendiquent une analyse qui rompt avec le découpage spatial et qui attaque frontalement l'épistémologie européenne même, comme je cherche à clarifier par la suite.

Décoloniser l'historiographie : des nationalités à la perspective transnationale

Nous devons aux études postcoloniales les premières réflexions sur la nécessité de changer le centre de l'historiographie contemporaine, excessivement liée au découpage des nationalités. L'historiographie, jusque-là, en plus d'être conditionnée par découpage spatial, adoptait une perspective eurocentrique. Même les courants d'orientation marxiste, comme je l'ai déjà dit, projetaient l'expérience européenne lorsque le thème parlait de l'émancipation politique et économique de n'importe quel État situé en dehors de l'Europe et des États-Unis, considérés, dans leur ensemble, comme le « Tiers monde ». Selon Said, le « tiers monde » est devenu un concept talisman qui homogénéisait, de manière incontestable, tous les ex-colonisés.

À leur sujet, selon Said, pratiquement le même discours était énoncé par des intellectuels et des hommes publics :

« Pauvreté, dépendance, sous-développement, pathologies variées de pouvoir et de corruption et, d'autre côté, accomplissements remarquables dans la guerre, dans l'alphabétisation, dans le développement économique : ce mélange de caractéristiques soulignait les peuples colonisés qui s'étaient libérés à un niveau, mais qui restaient des victimes de leur passé dans un autre ». (SAID, 2003, 115)

En ayant comme horizon d'attentes, l'entrée dans la modernité, le développement uniquement à la façon européenne (progrès technique et scientifique), l'organisation de la société et des partis politiques ainsi que la modernisation calquée sur l'Europe était l'unique moyen de répondre aux exigences de dépassement de l'inégalité.

Dans ce domaine d'étude, on remarque que les relations de pouvoir entre colonisateur et colonisé sont encore présentes comme mentalité politique et culturelle et guident à la fois la lecture du passé et les horizons d'attentes de la société à l'échelle mondiale (Koselleck, 2006).

Cette perception demande une réinterprétation du concept même de modernité, non pas comme un trait historique qui préfigure la promotion du bonheur public par l'émancipation de tous les peuples qui le souhaitent (la volonté en tant que capacité d'action), mais comme prévalence d'une certaine volonté de certains imposés aux autres.

À partir des études postcoloniales, on observe un changement très important : d'un point de vue fanonien et gramscien, le concept de subalternité est choisi par les historiens et les sciences sociales pour désigner la condition d'invisibilité des certains groupes sociaux qui ne sont pas inclus dans les systèmes avec un statut reconnu pour la négociation entre capital et travail. Les invisibles, ceux qui n'étaient pas organisés et acceptés par l'État ou par la loi ordinaire en tant que représentants légitimes de leur classe (le mot classe est déjà dénonciateur d'une certaine hiérarchisation) étaient exclus des négociations. De ces rapports de pouvoir il a émergé toute une série d'études sur la culture (*cultural studies*), non une culture limitée seulement aux habitudes et aux coutumes, mais une culture envisagée comme comme champ critique des significations dominantes et dominées, comme lieu de négociations qui transforme non seulement les colonisés, mais aussi le colonisateur (Bhabha, 2013).

Ces études ont également influencé l'historiographie allemande ; bien que relativement peu de travaux aient été consacrés au thème, ces dernières années ils ont acquis un certain élan et ils ont été favorisés par les perspectives de l'« histoire globale ».

Le premier auteur à attirer l'attention sur l'expérience coloniale allemande au-delà de ses limites spatiales temporelles a été Helmut Bley (1968) qui, en suivant les directives de Arendt influencée par Rosa de Luxembourg (1972)³, a identifié les liens entre les camps de concentration nazis et les politiques d'extermination pratiquées dans les colonies allemandes en Afrique (1884 -1917). Cependant, ce n'est qu'après la réunification allemande, lorsqu'une série d'intellectuels se sont inquiétés d'un règlement des comptes déterminé avec leur passé, que les scientifiques sociaux ont critiqué sévèrement la perspective eurocentriste. L'exhortation de Zimmerer, au début du 21^e siècle (2003), à ne pas laisser confiner les événements en Afrique dans un chapitre de l'histoire régionale et à les intégrer dans l'histoire globale, a motivé de nouvelles approches et méthodologies de recherche. En outre, l'auteur a mis en évidence un domaine qu'il appelle l'histoire « de la violence de masse » (*Massengewalt*) qui n'est pas limitée seulement à l'Allemagne, mais qui a été un aspect fondamental et pertinent pour l'ensemble du 20^e siècle en occident (Zimmerer, 2011, 17 et suiv.). Les techniques de violence et d'extermination se sont en effet développées en réseaux et sont interconnectées à cause de l'avancement technologique, l'idéologie raciale et les représentations de l'espace vital.

En ce qui concerne la production intellectuelle sur l'inégalité à l'échelle globale, les exigences de changements théoriques et méthodologiques se sont aussi présentées en Amérique latine. Au cours des années 1990, un groupe de chercheurs latino-américains a dénoncé l'absence d'études sur l'Amérique latine parmi les études postcoloniales. Des auteurs tels que Anibal Quijano (2005) et Fernando Coronil (2005) ont déclaré que la division internationale du travail façonnée par le capitaliste a fait appel, depuis ses origines, aux habitants d'outremer, attribués comme main-d'œuvre aux entreprises

³ Malgré l'exécution de ses pondérations sur l'impérialisme en tant que laboratoire de l'expérience totalitaire, surtout à partir de l'histoire de l'Afrique du Sud, Arendt nous attire l'attention sur un personnage allemand d'un extrême intérêt pour l'histoire de l'impérialisme : Carl Peters. Cependant, même en Allemagne, il n'a été remarqué que par des auteurs de textes littéraires comme Balder Olden ; dans l'académie, très peu d'études ont été faites sur son importance décisive dans l'ensemble de la politique coloniale. À cet égard, voir : BREPOHL, 2010.

transnationales installées dans des territoires interconnectés entre eux, par exemple, Europe/Afrique/Amériques.

À partir de cette perception, Quijano a approfondi le concept de « colonialité du pouvoir » dans les années 1990, à partir des perspectives gramscienne et fanonienne – ainsi que le concept de « capitalisme racial » se fonde sur l'exploitation de la force de travail, par la domination ethnoraciale, le patriarcat et le contrôle des formes de subjectivité (ou imposition d'une orientation culturelle eurocentriste) sont des références importantes dans mon travail pour pouvoir analyser et comprendre le sens de certains faits.

Ces concepts sont nécessaires pour expliquer la domination des puissances européennes sur les autres territoires de la planète, justifiant la domination coloniale à l'aide des doctrines raciales. Et, lorsque ces territoires ont été émancipés et consolidés en tant qu'États-nations, la différence de « race » continue à hiérarchiser le monde du travail ; les gens à la peau plus foncée recevaient le minimum de ressources, notamment les femmes et les enfants à qui étaient accordées les ressources les plus basses ; les ressources moyennes étaient accordées aux métis ; le contrôle politique, culturel et économique restait entre les mains des blancs. En outre, Quijano a souligné que la colonialité du pouvoir ne peut pas être intégralement comprise si la colonialité du savoir ne s'y associe pas.

D'après le philosophe argentin Enrique Dussel, qui a suivi les traces de Levinas, le concept de connaissance du siècle des Lumières, ou après l'ère des Lumières, doit être problématisé. Pour lui, la modernité n'est pas synonyme d'émancipation, de dépassement de l'immaturation politique à travers la raison comme un processus critique, procurant à toute l'humanité un nouveau développement. Selon Dussel, cette vision est « eurocentrique, provinciale et régionale » (2005, 28). Il souligne que l'*ego conquiro* a précédé l'*ego cogito* ; le récit de la conquête est donc la version pragmatique du récit mythifié de la raison. Donc, Dussel comprend la modernité comme un processus violent de conquête militaire, organisé par les États, les armées, l'économie et la philosophie des conquérants qui inventent littéralement une nouvelle formule pour raconter l'histoire, l'histoire énoncée comme « mondiale », dont le centre et le repère historique sont l'Europe (Dussel, 2005, 28).

Depuis ce tableau d'ensemble, nous arrivons aussi à la colonialité de l'être, qui représente les expériences subjectives vécues par les subalternes et les colons.

Afin d'illustrer une telle mentalité, nous faisons appel aux considérations de la chercheuse Gayatri Spivak (2010) sur la condition postcoloniale. Elle a intitulé l'un de ses textes : *Le subalterne peut-il parler ?* Par l'emploi du verbe modal anglais « can », elle suggère au lecteur quelques questions : le subalterne sait-il parler ? Est-il autorisé à parler ? Ou encore : est-ce possible qu'il puisse être entendu ? Est-ce qu'il a cet intérêt ? Arrive-t-il à communiquer ? Dans quelle langue doit-il parler ? Ce sont des évocations qui lancent le défi de penser que la résistance à la subalternité implique de créer des situations où le subalterne peut être entendu dans son propre langage et non quand on parle à sa place.

Cependant, comme l'évalue Judith Butler, les subalternes vivent dans un contexte où les vies sont précaires, n'ont pas de valeur, puisque celles-ci viennent de « l'extérieur » du monde occidental établi :

« Las vidas se dividen en las que representan a ciertos tipos de Estados y las que representan una amenaza a la democracia liberal centrada en el Estado, de manera que la guerra puede hacerse entonces con total tranquilidad moral en nombre de algunas vidas, al tiempo que se puede defender también con total tranquilidad moral la destrucción de otras vidas ». (Butler, 2010, 84)

Donc, ceux qui « sont dehors » — stigmatisés comme prémodernes, invisibilisés, fanatiques religieux ou tout simplement inférieurs — ne méritent pas d'être pleurés, du moins, pas comme ceux qui « sont à l'intérieur ».

Des vies qui n'ont pas besoin d'être pleurées, qui ne peuvent pas parler, qui n'ont pas besoin d'être entendues, ce sont aussi des vies dont il n'est pas nécessaire de se souvenir. Leurs souvenirs n'atteignent pas un statut dans la mémoire sociale ; ils apparaissent comme des accidents d'une histoire plus large, l'« histoire mondiale » dont ils ne font partie que comme minorité ou exception.

Quelle place pour les génocides de l'ère des empires ?

Comme il a déjà été mentionné, à la fin du 19^e siècle, la Ligue pangermanique a commencé à stimuler l'expansion territoriale soit pour l'Amérique latine soit pour l'Afrique et pour l'Asie.⁴

Parmi les événements les plus importants, quand il s'agit de parler de la violence, il faut citer le génocide du peuple Héréro qui a été précédé par l'internement des indigènes dans les territoires de réserves et puis dans les camps de concentration (c'est la première fois que, à leur propos, les Allemands emploient le terme *Konzentrationslager* dans ce sens)⁵.

Mais comme nous tâcherons de le souligner par la suite le territoire du peuple Héréro n'a pas été le seul endroit où les massacres et les génocides ont été pratiqués en faveur d'un nouvel écosystème. Selon Chalk et Jonassohn (2010), il s'agissait de génocides utilitaires, conformes aux politiques de colonisation, en obéissant la division du monde entre les puissances industrielles⁶.

Compte tenu des exigences de la perspective de la globalisation capitaliste, cette manière de traiter les autochtones m'a conduite à enquêter sur d'autres circonstances dans lesquelles a eu lieu le dépeuplement des indigènes dans le but d'établir une population blanche destinée à l'exploitation économique associée au système capitaliste européen. Il a été question d'un mouvement migratoire qui a fait partie du processus d'expansion de l'économie globale unique, en intégrant des territoires à travers la domination directe ou indirecte (Hobsbawm, 1988); en ce qui concerne la région méridionale de la planète, il

⁴ L'Allemagne a également marqué sa présence en Asie, plus précisément à Samoa et à Tsing-Tao, d'où elle a établi des rapports commerciaux avec la Chine (Brepohl, 2010, p.67 et suiv.). Compte tenu de la portée de cet article, nous ne prendrons pas en considération ces régions.

⁵ Les objectifs de cet article ne nous permettent pas de décrire, en détail, les similitudes et les différences entre les camps de concentration en Namibie et ceux de l'Europe. Il est important de souligner, cependant, que les Héréros ont mené une guerre contre les troupes coloniales allemandes, ce qui n'a pas été le cas des principales cibles de persécution nazies, dont beaucoup étaient des citoyens allemands. Cependant, l'utilisation des corps des prisonniers dans des expériences scientifiques, et leur utilisation comme main d'œuvre esclave en plus de l'extermination, nous permettent de tenir compte du fait que, dans les deux cas, la variable race a été décisive pour la déshumanisation de ces individus (voir à cet égard, Olusoga&Erichsen, 1988).

⁶ À ce propos, la géopolitique même en tant que science apparaît dans le contexte de l'ère des empires. Le géographe Haushofer (1869-1943), l'un des théoriciens les plus importants dans ce domaine de la connaissance, concevait l'État comme un organisme géographique, tel qu'il se manifeste dans n'importe quel espace, l'État, le pays, le territoire ou, d'une manière plus significative, l'empire. Suivant les idées et les sentiments du mouvement pangermanique, l'auteur fantasma un monde divisé en quatre régions avec leurs chefs respectifs : l'Eurafrrique, comprenant l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient, le tout sous la tutelle allemande ; la Pan-Asie, englobant la Chine, la Corée, le sud-est de l'Asie et de l'Océanie, sous domination japonaise ; la Pan-Russie (Russie, Iran et Inde) ; et, la Pan-Amérique, sous domination des États-Unis. (Brepohl, 2017, 78-79).

est possible d'observer une occupation jusque-là entravée par un accès difficile. Avec le développement d'un réseau dense de transport, il y a eu des occasions de colonisation des terres étant donné, principalement, la ressemblance du climat local avec le climat européen.

Je désire évoquer brièvement les régions où les autochtones ont été éliminés ou assujettis à cause de la politique de colonisation, afin de démontrer le caractère transnational de ces initiatives.

C'est le cas de l'Amérique latine, où se sont installés les immigrants européens, en particulier ceux d'origine germanique. L'Allemagne, en comparaison à la France et à l'Angleterre, ne possédait pas beaucoup de territoires outremer. La Ligue pangermanique a soutenu des initiatives définies comme choix de *zones d'influence économique*, en comptant sur le consortium qui a été constitué entre les entrepreneurs allemands et les colons d'origine germanique installés dans d'autres pays (Brepohl, 2014). La ville appelée aujourd'hui Blumenau, en Santa Catarina, a été occupée par des immigrants financés par le capital privé.

Entre 1850 et 1914, des autochtones ont été expulsés de leurs terres ou tout simplement assassinés par les « Bugreiros », nom attribué aux personnes qui pratiquaient le massacre des indigènes en vue du dépeuplement du territoire. Les Bugreiros étaient payés par le gouvernement et par les entreprises de colonisation pour capturer et, dans de nombreux cas, tuer ceux qui étaient considérés comme une « menace pour la civilisation ». Ils tiraient avec leur fusil de chasse pour provoquer la panique, puis ils attaquaient à la machette ; ensuite, ils déchiraient la chair des hommes et des femmes — le ventre, le dos, la gorge — à l'aide de rasoirs aiguisés ; les enfants, quant à eux, étaient jetés en hauteur pour tomber après sur la pointe de la machette. Finalement, ils leur coupaient les oreilles. Chaque paire avait un prix, mais l'oreille gauche était celle qui avait une valeur spéciale pour prouver l'efficacité de la chasse et pour ne laisser aucun doute sur la quantité de *bugres* (indigènes) abattus (Macario, s/d). Des colons européens, la majorité d'origine germanique, ont été installés dans cette région ainsi que dans la région appelée Joinville aujourd'hui.

Pacification de l'Araucanie : c'est le nom donné par les Espagnols aux conflits qui ont causé l'extermination de la majorité de la population mapuche dans la région méridionale du Chili (1862-1883) ; cette opération a été faite pour favoriser l'installation

des migrants germaniques. En Argentine, dans les régions de Patagonie, El Chaco et Misiones, les Indiens de ces régions ont subi plusieurs attaques. La plus éminente est celle connue comme *La bataille du désert*, qui a eu lieu en 1870, à l'endroit où se sont déplacés les migrants dans le but de développer l'agriculture et l'artisanat. (Rambo, 2003)

En Afrique orientale aussi, dans la région de Tanganica,⁷ à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle on a identifié le carnage d'environ 300 000 indigènes. Les conflits se sont produits avec l'initiative du gouverneur colonial Adolf von Gotzen afin de soumettre les indigènes au travail forcé dans la culture du coton et du sisal, sous un régime exténuant ; les moyens de subsistance de la famille devaient être fournis par les femmes indigènes.

En juillet 1905, une rébellion connue comme la guerre Maji Maji, dirigée par le peuple Ngonis, a éclaté dans la zone sud de Dar es-Salaam contre le recrutement pour le travail obligatoire. Elle a abouti au massacre le plus sanglant qui s'est produit dans la région et qui est, encore aujourd'hui, rappelé par les habitants de la Tanzanie comme l'une des dates les plus importantes de leur histoire. Après ce conflit, en 1906, les agents coloniaux allemands ont été tenus responsables de la défense et de l'établissement de 6 000 immigrants allemands qui ont fini par soumettre la main-d'œuvre indigène.

Enfin, mentionnons la Namibie, connue avant sous le nom de *Südwestafrika* (Afrique du Sud-ouest, en allemand), également occupée par une population blanche d'origine germanique. Entre 1904 et 1906, sous les ordres du général Lothar von Trotha, a été perpétré le premier génocide du 20^e siècle. Il faut souligner que la méthode employée a été particulièrement cruelle. Les tribus hétéro étaient amenées par les troupes allemandes au désert d'Omaheke où tous les puits avaient été empoisonnés. Les soldats avaient l'ordre de tuer tous celles et ceux — hommes, femmes et enfants — qui tentaient de fuir. Les rares survivants — environ 20 % de la population — ont été internés dans des camps de concentration, où les femmes ont été traitées comme des esclaves sexuelles et les hommes utilisés comme cobayes dans des expériences scientifiques et aussi comme

⁷Cette région est équivalente à la partie continentale de ce qui est aujourd'hui la Tanzanie, le Burundi, le Rwanda et une partie du Mozambique, en plus du Togo et du Cameroun. Sa superficie était de 994 996 km², presque trois fois la taille de l'Allemagne d'aujourd'hui.

main d'œuvre esclave pour la construction de chemin de fer « Swapokmond-Windoeck » (Brepohl, 2010a).

Dans cette région, il a été réalisé, de la façon la plus remarquable, l'utopie de l'expansion de l'espace vital (*Lebensraum*) à travers le dépeuplement par la chasse et l'assassinat des indigènes ; d'après le tableau n°1, il est possible de voir comment le vide démographique a été utile pour la population immigrante de langue allemande, qui est devenue plus de cinq fois plus grande qu'au début de l'occupation.

Évolution démographique (Namibie ; 1894-1913)

a supprimé: ¶

| Périodes | Africains | | | | Blancs | | | |
|------------------|-----------|--------|---------------------|--------|-----------|--------|---------------------------------|--------|
| | Héréros | | Population indigène | | Allemands | | Population d'origine européenne | |
| | Nombre | % | Nombre | % | Nombre | % | Nombre | % |
| 1894-1904 | 100 000 | 100,00 | 244 000 | 100,00 | | | | |
| 1906-1911 | 15 330 | 15,33 | 37 730 | 15,46 | | | | |
| 1903-1907 | | | | | 2 298 | 100,00 | 4 682 | 100,00 |
| 1907-1913 | | | | | 12 292 | 534,89 | 14 830 | 316,74 |

Source: Silvester J. & Gewalt *Words cannot be found: german colonial rule in Namibia; an annotated of the 1918 Blue Book*. Brill, 2003, p. 61-61 et Eberhardt Martin. *Zwischen Natinalsozialismus und Apartheid: die Deutschen Bevölkerungsgruppe Südwestafrikas; 1915-1965*. Berlin : LIT Verlag Dr. W. Hopf, 2007.

La ressemblance entre ces quatre cas est intéressante : il s'agit de l'établissement d'une population blanche, guidée par des convictions racistes et religieuses diffusées aussi dans d'autres pays comme les États-Unis et l'Afrique du Sud. Pour légitimer leur appropriation des terres et s'y installer, ces colonisateurs se sont convaincus qu'ils appartenaient à une « race élue », vouée à dominer la population indigène, tantôt victimisée — surtout par les missionnaires — tantôt rendue criminelle par la bureaucratie impériale, en tout cas, soumise à des déplacements forcés, au travail d'esclave ou au régime de réserves.

Cette population blanche a accepté de se déplacer vers les colonies dans le but d'inaugurer une utopie différente de celle qui avait été conçue jusque-là ; il ne s'agissait pas de chercher des métaux précieux, s'enrichir rapidement et rentrer en Europe, comme c'était l'habitude jusque-là, mais d'installer des entreprises agricoles et de rester sur place

indéfiniment. Outre l'octroi de terres et l'assurance contre les éventuelles attaques des indigènes, le travail obligatoire a été facilité ou même stimulé, une nouveauté pour les paysans qui comptaient jusque-là seulement sur le travail de la famille. Désormais, pourtant, ils « apprendraient » à être les maîtres de la terre (*Herrenvolk*). Imprégnés par leur mission et indépendamment de la réussite plus ou moins grande de leurs entreprises, les immigrants et leurs descendants ont formé une élite blanche qui a exercé et qui, dans de nombreux cas, exerce encore le pouvoir local institutionnalisé. Caractérisée par sa relative homogénéité ethnique et culturelle, cette élite cultivait et vénérait des valeurs européennes conservatrices de l'ère des empires et, en règle générale, elle était subordonnée aux gouvernements établis.

Pour assurer la sécurité territoriale, la technologie des armes s'est aussi développée. Selon Lindqvist, (2005), jusqu'au milieu du 19^e siècle les armes employées par les Européens n'étaient pas significativement différentes de celles qui existaient dans les colonies, à partir de 1853, cependant, les mousquets qui ne dépassaient pas un rayon de 100 mètres ont été remplacés par des fusils qui atteignaient 500 mètres. Des navires à vapeur également, une fois capables de se déplacer dans les rivières, ont favorisé l'utilisation de canons dans l'*hinterland*, facteur déterminant dans la défense des colons. Ainsi, si la politique de peuplement approchait spatialement l'indigène et le colonisateur, la technologie d'armement permettait la distanciation, en ne faisant pas la distinction entre les périodes de paix et les périodes de guerre.

Finalement, et c'est peut-être le plus important, il faut souligner l'isolement réciproque auquel ont été soumis les colons et les indigènes. Avec ou sans régimes de réserves, avec ou sans camps de concentration, la politique raciste a créé, et reproduit encore aujourd'hui à travers l'*apartheid* social, des frontières avec une certaine porosité — et parfois aucune porosité — en séparant ceux qui pratiquent la violence de ceux qui en sont les victimes. D'une part, les non-citoyens qui travaillent dans des conditions précaires, ne traversent la frontière qu'à cette fin temporaire ; dans son territoire, il n'y a pas de politique (au sens arendtien), il n'y a pas de lois de protection, il n'y a pas de communication avec le monde extérieur. D'autre part, la démocratie formelle existe et, dans certains cas, la pratique de la philanthropie aussi ; une démocratie de colons blancs contribue aussi à l'invisibilité des ghettos et des réserves.

L'héritage colonial marque encore fortement l'actualité dans des villes comme Paris, Rio de Janeiro, New York, Windhoek, Johannesburg ; il dépasse encore les limites

spatiales et temporelles institutionnalisées. Dans ces localités ainsi que dans d'autres, les préjugés raciaux traversent la science, les arts, le sens commun, la politique. En général, les descendants des indigènes sont encore considérés comme inférieurs ; ils résident dans îles décivilisées qui émergent *au cœur d'une société relativement civilisée qui reste indifférente à cette situation*. (Swaan, 2014, p. 162).

Considérations finales

Après ce bref survol des situations et des contextes historiques dans lesquels a émergé une nouvelle relation de pouvoir — la colonialité —, je reviens à la question : quel est le rôle de l'historien critique qui souhaite intervenir politiquement pas seulement pour racheter le passé, mais pour en faire un mouvement qui parvient à un large éventail d'horizons et d'attentes (Koselleck, 2006) en comprenant les pays responsables du colonialisme ? Pour répondre à la question, je mentionne ici une pratique qui a contribué à décoloniser l'historiographie européenne : la politique de la mémoire.

Les concepts de « politique de mémoire » ou « devoir de mémoire » sont relativement nouveaux ; ils remontent aux années 1950 du siècle dernier, lorsque des intellectuels, des militants, des victimes et des descendants des victimes du national-socialisme étaient motivés à lutter pour la reconnaissance et pour la réparation des pertes morales et matérielles subies, ayant comme cible principale l'État et ses fonctionnaires. Cela s'est produit d'abord en France, avec les souvenirs des résistants reconnus des héros. Dans un second temps, les victimes du nazisme, frappées surtout à l'époque de Vichy, ont commencé à faire pression pour blâmer les collaborateurs. Ce sont des mémoires et des témoignages qui ont incité les historiens à créer un nouveau champ d'étude connue, surtout à partir de Walter Benjamin (1985), comme « l'histoire des vaincus ».

En Allemagne, le devoir de mémoire a été assumé par les victimes des camps de concentration, dont je tiens à souligner Primo Levi qui, en 1947 déjà, publie son premier livre, *Si c'est un homme ?*. A son livre ont succédé d'autres ouvrages qui se consacraient, non seulement à raconter des faits, mais à théoriser la fonction de la mémoire de l'offense, dont la valeur réside dans son aspect éthique-politique. Son intention était d'éviter la répétition de l'humiliation ; en d'autres termes, on peut considérer que c'était ce qu'on peut appeler un monument (*Denkmal*)⁸ à l'envers.

⁸ Expression allemande qui dans l'original peut être traduite par « pensez encore une fois ».

Dans ses écrits, Primo Levi a distingué le simple acte quotidien de se souvenir, ce qui inspire souvent la consternation, de la mémoire en tant que devoir politique, parlant de soi comme *exemplum* d'un universel, à l'occasion, de crimes si inhabituels qu'ils ont mérité des innovations de l'acte même de juger (1998 a).

À son tour, Tzvetan Todorov, (2000) a attiré l'attention sur les risques de la politique de la mémoire, surtout quand elle a devant soi la victime en tant que témoin. Il s'agit de souvenirs traumatisants qui, non rares, rappellent les faits de manière littérale, autoréférenciée et fragmentée, qui met en scène la mémoire de la victime, elle-même — ce qui l'implicitement produit une l'autohéroïsation. Au contraire, avec la mémoire exemplaire d'un universel, le passé devient le principe d'action dans le présent.

Que ce soit dans l'un ou l'autre cas, la mémoire de l'offense inscrite nécessairement dans le collectif a profondément affecté l'acte de se souvenir, le reliant à la notion de justice, de reconnaissance et de réparation.

Il en a résulté, selon Lindqvist, une série de procédures adressées aux auteurs de génocides et de massacres afin d'obtenir des compensations : « *les victimes de l'histoire ont commencé à avoir le courage de formuler des revendications* (2015, 162). À partir de là, elles ont pu avoir un statut reconnu dans le domaine du droit et de l'histoire.

C'est ainsi que je comprends la dignité de l'historiographie qui cherche à racheter le passé des individus dont les mémoires resteraient souterraines face à une mémoire officielle qui s'intronise en tant que patrimoine unique et homogène : le défi est d'écrire l'histoire à rebrousse-poil (Benjamin, 1985).

Cette procédure conduit à deux développements culturels, intellectuels et politiques. *Premièrement*, la décolonisation de l'histoire, qui implique de sauver de l'oubli les génocides pratiqués en Afrique, en les insérant dans l'histoire de l'Europe et non pas comme s'il s'agissait des cas isolés ou explicables par la brutalité fortuite de certains agents coloniaux. Ces actions ont été des initiatives préméditées, intentionnelles dans le cadre d'une géopolitique qui a culminé dans l'extermination des individus et des cultures. *Deuxièmement*, la décolonisation de la théorie politique implique de dévoiler le monde créé par la colonialité du point de vue global, où la race définit le blanc, toujours supérieur et différent des non-blancs et l'ethnie définit les autres, en les séparant en différentes couches hiérarchiques. Selon Mamdani (2001), le dualisme racial est accompagné par le pluralisme ethnique d'où sont choisis ceux qui sont considérés plus comme colonisables dans leur subjectivité et ceux à qui, selon Aimé Césaire, *on a*

inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme (1955, 24).

Bref, la politique de la mémoire, et sa contribution au droit de réparation peuvent et ont le devoir de désorganiser le récit traditionnel de la modernité, s'offrant au jugement politique de toute personne ordinaire et à l'expansion des biens de la citoyenneté.

Bibliographie

- ANSART, P. *La gestion des passions politiques*. Lausanne : L'Âge d'Homme, 1983.
- ARENDT, H. *O sistema totalitário*. Lisboa: Dom Quixote, 1978.
- ARENDT, H. *A condição humana*. Rio de Janeiro: Forense, 1983.
- Ballestrin, Luciana. *Revista Brasileira de Ciência Política*; Brasília Vol. 11, (2013): n/a.
- BENJAMIN, W. Sobre o conceito de História. in: BENJAMIN, Walter. *Obras escolhidas*. vol. 1. São Paulo: Brasiliense, 1985. p. 222-234
- BHABHA, H. *O local da cultura*. Belo Horizonte: Editora da UFMG, 2013.
- BLEY, H. *Kolonialherrschaft und Sozialstruktur in Deutsch-Südwestafrika. 1894 — 1914* Hamburg: Leibniz-Verl. (1968).
- BREPOHL, M. *Les sentiments racistes avant la mise en place de la politique raciste*. In: ANSART, P. et HAROCHE, C. *Les sentiments et le politique*. Paris : L 'Hartmann, 2007.
- BREPOHL, M. Homens e mulheres falando em genocídio: a experiência imperialista alemã. *História: questões e debates*, vol 52, 2010a.
- BREPOHL, M. *Imaginação literária e política; os alemães e o imperialismo*. Uberlândia: EDUFU, 2010.
- BREPOHL, M. *Pangermanismo e nazismo; a trajetória alemã rumo ao Brasil*. Curitiba : SAMP, 2014.
- BREPOHL, M. Debate à intervenção de Geneviève Koubi. In: HAROCHE, C. et all. *Ensaio sobre a arrogância*. Belo Horizonte : NEHCIT/ EA UFMG, 2017. P. 75-82.
- BUTLER. *Marcos de guerra : las vidas lloradas*. Buenos Aires : Paidós, 2010.
- CÉSAIRE. *Le discours sur le colonialisme*. Paris : Présence africaine, 1955.
- CHALK, F. & JONASSOHN, K. *Historia y sociologia del genocidio*. Buenos Aires : Prometeo Libros, 2010.
- COQUERY-VIDROVITCH, C. *Enjeux politiques de l'Histoire coloniale*. Marseille : Agone, 2009)
- CORONIL, M. Naturaleza del poscolonialismo: del eurocentrismo al globocentrismo. In: LANDER, E. (org.) *La colonialidad del saber; eurocentrismo y las ciencias sociales*. Buenos Aires, CLACSO, 2005. P. 87-109.
- DENAMY, S. Sylvie Courtine-Denamy *Trois Femmes dans des sombres temps*. Ed.ith Stein, Hannah Arendt, Simone Weil ou Amor fati, amor mundi. Paris : Albin Michel, 1997

- DUSSEL, E. Europa, modernidade e eurocentrismo. In: LANDER, E. (org.) *La colonialidad del saber; eurocentrismo y las ciencias sociales*. Buenos Aires, CLACSO, 2005. P. 11-34.
- HOBSBAWM, E. *A era dos impérios; 1875-1914*. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1988.
- KOSELLECK, R. *Futuro passado; contribuição à semântica dos estudos históricos*. Rio de Janeiro: Editora PUC Rio, 2006.
- LENIN, W. *Imperialismo; fase superior do capitalismo*. São Paulo: Centauro, 2008 [1917]
- LEVI, P. *É isto um homem?* Rio de Janeiro: Rocco, 1988 [1947].
- LEVI, P. *Conversations et entretiens*. Paris : Robert Laffont, 1998a.
- LINDQVIST, S. *Exterminem todas as bestas*. Lisboa: Caminho, 2005.
- LINDQVIST, S. *Terra nullius ; viagem aos antípodas*. Lisboa: Edições Tinta da China, 2015.
- MACARIO, C. “O corpo é que nem uma bananeira, corta macio. In: *Diário da Tarde*, http://www.clicrbs.com.br/sites/swf/dc_nos_35_bugreiros/index.html, pesquisa realizada em setembro de 2016
- MAMDANI, M. *When victims become killers ; colonialism, natives and the genocide in Rwanda*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press, 2001.
- OLUSOGA, D. & ERICHSEN, C.W. *The kaiser's holocaust; Germany's forgotten genocide and the colonial roots of Nazism*. London: Faber and Faber, 1988.
- POLLAK, M. *L'expérience concentrationnaire*. Paris : Métailié, 1990.
- QUIJANO, A. Colonialidad del poder; eurocentrismo y America Latina. In: LANDER, E. (org.) *La colonialidad del saber; eurocentrismo y las ciencias sociales*. Buenos Aires, CLACSO, 2005. P. 201-246.
- RAMBO. Imigração alemã na América Latina nos séculos 19 e 20: Argentina, Brasil e Chile. *Estudos Ibero-americanos*, PUCRS, vol. XXIX, n. 1, p. 107-135, 2003.
- SAID, E. *Reflexões sobre o exílio e outros ensaios*. São Paulo: Companhia das Letras, 2003.
- SPIVAK, G. *Pode o subalterno falar?* Belo Horizonte : Editora da UFMG, 2010.
- SEYFERTH, Gi. Dimensão cultural da imigração. *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, vol 26, n. 77, 2011.
- SNYDER, Louis. *Macro nationalisms; a history of the pan-movements*. London : Greenwood Press, 1985.
- SWAAN, A. *Diviser pour tuer ; les régimes génocidaires et leurs hommes de main*. Paris : Seuil, 2014.
- TODOROV, T. Los abusos de la memoria. Barcelona: Paidós, 2000.
- TODOROV, T. *Nous et les autres*. Paris : Seuil, 1989.
- WEHLER, U. Bismarck's Imperialism; 1862-1890. In: *Past and present*, Oxford, aug., 1970. N. 48, p. 119-55

ZIMMERER, J. Holocaust und Kolonialismus. Beitrag zu einer Archäologie des genozidalen Gedankes; in: *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 51/12, 2003. S. 1098-1119.

ZIMMERER, J. *Von Winduk nach Auschwitz; Beiträge zum Verhältnis von Kolonialismus und Holocaust*. LIT Verlag : Berlin, 2011.